



LA NOSTALGIE

Quand donc est-on chez soi ?

BARBARA
CASSIN

autrement

Extrait de la publication

“Enracinement
et déracinement :
voilà la **nostalgie**.”

Barbara Cassin, philologue et philosophe,
est directrice de recherches au CNRS.
Figure de premier plan dans le paysage
de la philosophie française contemporaine,
elle a reçu en 2012 le Grand Prix de l'Académie
française pour l'ensemble de son œuvre.

Photographie : © Thomas Dimetto
Conception graphique : Kamy Pakdel.

LA NOSTALGIE

Collection **Les Grands Mots**, dirigée par Alexandre Lacroix

www.autrement.com

© Éditions Autrement, Paris, 2013.

LA NOSTALGIE

Quand donc est-on chez soi ?

Ulysse, Énée, Arendt

Barbara Cassin

Éditions Autrement

Collection **Les Grands Mots**

*« Me tenant comme je fais,
un pied en un pays, et l'autre en un autre,
je trouve ma condition très heureuse, en ce qu'elle est libre. »*

René Descartes, *Lettre à Christine de Suède*, juillet 1648

De l'hospitalité corse

« Elle est retrouvée. Quoi ? – L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil. »

Arthur Rimbaud

Une île, chez moi pas chez moi

On dirait que je rentre chez moi, mais ce n'est pas chez moi. Peut-être parce que je n'ai pas de chez-moi. Ou, plus exactement, parce que c'est quand je ne suis pas chez moi que j'ai le plus le sentiment d'être chez moi, quelque part comme chez moi. Quand donc est-on chez soi ?

Je descends d'avion, prends la voiture au garage de l'aéroport, on m'indique où se trouve la Peugeot blanche hors d'âge, toujours immatriculée 75, qui se conduit comme un camion. Je prends la route, l'été plutôt celle qui passe par la lagune,

via les fruits et légumes, les gros citrons, melons, pastèques, les abricots, déjà les figues, la tomate cœur-de-boeuf, l'aubergine marbrée de mauve, la petite courgette drue. Les tunnels, les ronds-points et les ralentisseurs, puis les tournants, un par un. Ça tourne, les tournants sont intégrés dans mes mains à l'attention flottante, peut-être dans le volant. Après les gaz d'échappement, les saisons apportent leur odeur de maquis (« ce souffle imperceptible de pin, cette touche d'armoise... », dit le prisonnier évadé dans *Astérix*¹, et il plonge), de mimosa, de laurier-rose, de feu, de mer. Je vois les progrès de la zone industrielle, les maisons neuves ou restaurées, peu de changement dès qu'on est sur la route du cap. Comme un cheval vers l'écurie, je rentre chez moi.

C'est de cette expérience que je veux partir : le sentiment que je qualifie intérieurement de nostalgie irrépressible, que j'éprouve chaque fois que je suis de « retour » en Corse. Un sentiment fort, étrange en cela que je n'ai pas mes ancêtres dans cette île, que je n'y suis pas née et n'y ai vécu ni mon enfance ni ma jeunesse. Je ne suis pas corse, je suis née à Paris, j'y habite et j'y travaille, j'y ai

fait et élevé mes enfants, dans une maison charmante, un peu sombre, en plein Paris, j'ai l'accent pointu d'une pinsoute : comment puis-je sentir à ce point que je rentre chez moi ? Comment cela peut-il me manquer à ce point d'en être longtemps, toujours trop longtemps, loin ? « Tu viens te ressourcer », me dit-on souvent quand on me voit au village, c'est une expression si étrange – quelle source, quelle ressource ? Je ne suis pas chez moi, et pourtant j'y suis chez moi. De même que l'Évangile parle d'« user des choses comme n'en usant pas » (I Corinthiens, 7, 31), je suis chez moi « comme », en tant que, je ne suis pas chez moi. C'est parce que je n'y ai aucune racine que la déracinée que je suis, que je me plais à être ou que j'espère demeurer (ma mère était d'origine juive hongroise *via* Trieste et les terres irrédentes, et la famille de mon père, lointains pirates barbaresques, aurait fait partie des banquiers du pape dans le comtat Venaisin), s'y trouve en effet « comme » chez elle. J'ai voulu réfléchir/rêver à la nostalgie évidemment parce que j'aime Homère, Ulysse, le grec, la Méditerranée. Mais aussi, c'est plus étrange,

parce que je suis attachée à la Corse, à l'horizon d'une maison, d'un village et d'un cap, dans une autre île, et qui n'est pas la mienne au moins en ce que je n'y suis pas née. « Nostalgie », tel est pourtant le mot qui me vient naturellement quand j'y pense. Mais tout comme « Homère » lui-même, la « nostalgie » n'est pas exactement ce que l'on croit. Pas plus qu'Homère n'est le poète origine, un homme et un seul qui aurait composé *l'Iliade* et *l'Odyssée* telles qu'en elles-mêmes², la nostalgie n'est simplement le mal du pays et le retour chez soi. Ce sentiment envahissant et doux est, comme l'origine, une fiction choisie qui ne cesse de donner les indices pour qu'on la prenne pour ce qu'elle est, une fiction, adorable, humaine, un fait de culture. La meilleure manière alors d'être de retour dans la patrie, en une *Odyssée* transformée par le sentiment moderne, serait-ce que ce ne soit pas la vôtre ?

Une patrie, comme une langue, « ça n'appartient pas³ ».

Je voudrais partir d'une expérience très, trop, personnelle.

Mon mari est mort des suites d'une longue et brève maladie, accueillie avec douceur dans l'échappée du village et dans l'espace de la maison faite par nous pour nous.

Parmi les droits exorbitants de cet étrange territoire encore napoléonien qu'est la Corse, à part les héritages et le prix des cigarettes, il y a le privilège d'avoir un tombeau chez soi si la direction départementale de l'Équipement l'autorise. C'est dans ce village et dans cette maison, sur une terrasse dominant le toit, la marine et la mer, que mon mari est enterré. Une lauze est dressée avec son nom, ses dates de naissance et de mort, gravés par des amis qui sont allés chercher la pierre dans une crique avec leur bateau ; on s'assied sur un banc de bois flotté fait par nous tous. C'est là aussi, côte à côte, que j'ai ma propre tombe qui sonne encore creux, dans une terre qui n'appartient pas, à nous / pas à nous. Le jour de sa mort, prévisible mais inconnu (« Il est si fatigué, arrêtez de le regarder, laissez-le partir », m'a dit ce matin-là la femme médecin), le tombeau n'était pas fini. Ce jour-là pourtant, deux personnes m'ont téléphoné pour dire

que le tombeau de leur famille l'accueillerait :
« L'hospitalité corse, c'est cela aussi. »

Nous sommes hospitalés. Après tout je suis française, ma carte d'identité le dit, et la Corse est en France, je suis donc tout simplement chez moi dans mon pays. Pourtant, c'est seulement parce que j'y suis hospitalée que je m'y sens chez moi. D'autres y ont des racines, plus de racines, et ils m'accueillent. N'ayant pas reçu de terre de mes parents, et je leur en sais gré, je jouis d'une qui n'est pas d'abord à moi, pas du tout à moi, même si j'en suis légalement propriétaire. Car il y a de la réciprocité dans l'air. Un « hôte » : le même mot désigne celui qui accueille et celui qui est accueilli, et c'est une immémoriale trouvaille, la civilisation même. Sans doute faut-il ajouter qu'en grec *xenos*, qui dit l'hôte en ses deux sens, signifie aussi l'« étranger », celui qu'il faut par excellence hospiter, tandis qu'en latin *hostis* désigne aussi l'« ennemi », confiance-méfiance. Au-dessus de la maison, on voit depuis la mer la tour Sénèque, où il aurait écrit le *De Consolatione*. Nous sommes, morts et vifs, hospitalés là, par le village. Mais nous y sommes hospitalés en même

temps par le monde, dans un cosmos véritablement grec qui se déploie dans cet horizon si propre aux îles – « Elle est retrouvée. Quoi ? L'éternité. C'est la mer allée avec le soleil », disait lucidement Rimbaud (ce sont les mots qui me sont montés aux lèvres pour remercier tous ceux, connus et parfois inconnus, chagrin d'honneur, venus accueillir sous la chaleur d'un midi de juin la crudité cahotante du corbillard). La réalité d'une île. Une île est réelle de manière bien précise. On en voit les bords, depuis le bateau, l'avion. Et depuis une île, l'horizon marin se recourbe, le soir au soleil couchant la terre est ronde. On sait, au milieu de l'eau, qu'il y a un rivage, limite entre un dedans et le grand dehors, et que l'île est finie. Une île est par excellence une entité, une identité, un quelque chose, avec un contour, *eidōs*, elle émerge comme une idée. Dans sa finitude, une île est un point de vue sur le monde. Une île est immergée dans le cosmos, cosmique et cosmologique, avec le ciel étoilé au-dessus de nos têtes et l'immensité de face, sensible au regard. En Grèce, en Corse, j'ai fait constamment l'expérience du *cosmos*,

le « monde » des Grecs – « ordre et beauté », dit Baudelaire. À chaque détour du chemin, à chaque tournant, à chaque pas, le monde se recompose et se réorganise. Ce que l'œil voit fait à l'instant même structure, l'œil est saisi d'harmonie, avec un nouvel étonnement à chaque fois. Entre cosmologie et cosmétique, immense et limité, l'horizon renouvelle son ordonnance. Une île est par excellence un lieu.

La nostalgie d'une île. Une île est en même temps, en tant que lieu, un lieu très singulier, un lieu qui invite au départ : une île, on ne peut qu'en partir, « ô Mort, vieux capitaine ». Et l'on veut, l'on doit, y revenir. Elle détermine et aime. On peut croire que le temps se recourbe comme l'horizon, et que l'on reviendra après tout un périple, un cycle, une odyssée.

Mais est-ce bien là que l'on revient ? Et y reste-t-on jamais ?

***Nostalgie*, un mot suisse**

« Nostalgie », le mot sonne parfaitement grec, sur *nostos*, le « retour », et *algos*, la « douleur »,

la « souffrance ». La nostalgie, c'est la « douleur du retour », à la fois la souffrance qui vous tient quand on est loin et les peines que l'on endure pour rentrer. L'*Odyssée*, qui fonde avec l'*Illiade* la langue et la culture grecques, est l'épopée qu'un poète aveugle qui n'a sans doute jamais existé, « Homère », a composée pour chanter les péripéties du retour d'Ulysse, le héros aux mille tours. C'est par excellence le poème de la nostalgie.

Pourtant, « nostalgie » n'est pas un mot grec, on ne le trouve pas dans l'*Odyssée*. Ce n'est pas un mot grec mais un mot suisse, suisse allemand. C'est à vrai dire le nom d'une maladie répertoriée comme telle seulement au xvii^e siècle. Il a été inventé, à en croire le *Dictionnaire historique de la langue française*, en 1678 exactement par un médecin, Jean-Jacques Harder, pour dire le mal du pays, *Heimweh*, dont souffraient les fidèles et coûteux mercenaires suisses de Louis XIV – « point d'argent, point de Suisse ». À moins qu'il n'ait été forgé en 1688 par Johans ou Jean Hofer, le fils d'un pasteur alsacien de Mulhouse, qui lui consacra à dix-neuf ans sa petite thèse de médecine à l'université de Bâle, pour décrire des « histoires

de jeunes gens », le cas d'un Bernois, étudiant à Bâle, qui dépérissait mais guérit en chemin avant même d'arriver à Berne, et celui d'une paysanne hospitalisée (« Ich will heim, ich will heim », gémissait-elle en refusant les remèdes et les aliments), guérie en rentrant chez elle – on reconnaîtra l'origine à son trouble signifiant⁴.

C'est devenu aussitôt une question militaire : les Suisses désertaient quand ils entendaient le « ranz des vaches », le chant des alpages, « cet air si chéri des Suisses – écrit Rousseau dans son *Dictionnaire de la musique* – qu'il fut défendu sous peine de mort de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, désertier ou mourir ceux qui l'entendaient, tant il excitait en eux l'ardent désir de revoir leur pays⁵ ».

C'est donc pour désigner une maladie des Suisses alémaniques que le corps médical aura fabriqué ce mot de « nostalgie », comme on dit « lombalgie » ou « névralgie ». Si j'y insiste, c'est que l'origine du mot me paraît très représentative de ce qu'est une origine : ce mot, qui connote toute l'*Odyssée*, n'a rien d'originel, d'original, bref de « grec ». Il est fabriqué, métissé

historiquement (et comme l'origine n'est précisément pas un fait d'histoire, c'est « historique », pour reprendre le terme forgé par Heidegger, qu'il faudrait dire), et sert comme toutes les origines une finalité rétrospective. La typographie de la *Dissertatio de nostalgia* en témoigne, avec ses majuscules latines pour la DISSERTATIO MEDICA, ses majuscules grecques pour le mot forgé ΝΟΣΤΑΛΓΙΑ et, en minuscules gothiques, *oder Heimweh*, « le mal du pays ». Il a failli être éclipsé au profit de *philopatridomania* (« la folie de l'amour de la patrie ») également proposé par Harder, de *pothopatridalgia* (« la douleur du désir-passion de la patrie ») forgé par Zwinger, et du sous-titre *Heimsehnsucht* donné par Haller... Mais c'est *nostos*, « le retour », qui a triomphé. À consulter le Chantraine, on apprend assez peu de chose pour une fois : *nostos* dérive de *neomai*, qui signifie « revenir, retourner », et dépend d'une racine dont le sens actif serait « sauver » ; *anostos* veut dire « sans retour, qui ne donne pas de grain », *Nestôr* est le nom de « celui qui rentre heureusement, qui ramène heureusement son armée » ; et en grec moderne, *nostimos* a le

sens de « savoureux, gentil ». Le sens probable de la racine est « retour heureux, salut », on la retrouve en germanique, anglo-saxon (« être guéri, sauvé, survivre », et « sauver, guérir, nourrir »), le sanscrit a des mots répondant à *neomai* : ainsi *nasate*, « s'approcher, s'unir », la légère différence de sens n'étant pas un obstacle décisif, à rapprocher peut-être de *nimsate*, « ils embrassent, touchent avec la bouche » – le retour et l'amour ne sont pas sans lien.

Ce livre interroge, avec la « nostalgie », le rapport entre patrie, exil et langue maternelle. *L'Odyssée*, qui fait le récit des épreuves d'Ulysse et de son retour sans cesse retardé, est le poème même de la nostalgie. Le signe, ô combien symbolique, qu'Ulysse est enfin « chez lui », dans sa patrie, c'est son lit enraciné, creusé de ses mains dans un olivier autour duquel il a construit sa maison, un secret qu'il ne partage qu'avec sa femme. Enracinement et déracinement : voilà la nostalgie.

La patrie, Énée l'emporte sur son dos quand il fuit Troie en flammes, avec son père Anchise et ses dieux lares sur les épaules. Il erre de lieu en lieu jusqu'à ce que Junon qui le poursuit de sa

Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur « L'Étourdit » de Lacan, avec A. Badiou, Fayard, 2010.

Heidegger, le nazisme, les femmes, la philosophie, avec A. Badiou, Fayard, 2010.

Jacques le Sophiste, Lacan, logos et psychanalyse, Epel, 2012.

Plus d'une langue, « Petites conférences », Bayard, 2012.

Achévé d'imprimer en février 2013 sur les presses de Grafica Veneta, Italie, pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'édition : L.69EHAN000798.N001.
ISSN : 2262-1040. ISBN : 978-2-7467-3512-5.
Dépôt légal : mars 2013.